

TRAVERSEZ LA RUE...

...de quel côté êtes vous les gars* ?

JOURNAL DU 17^e FESTIVAL FILMER LE TRAVAIL

NUMÉRO 1 / LUNDI 23 FÉVRIER 2026

SOUVENT L'HIVER SE MUTINE - BENOÎT PERRAUD - DOCUMENTAIRE - FILM D'OUVERTURE - VENDREDI 20 FÉVRIER À 20H - TAP CINÉMA

LA QUÊTE DU PASSÉ POITEVIN-SAINTONGEAIS



Une maison dans la campagne. Une femme, vêtue d'une robe noire et d'une coiffe blanche traditionnelle, qui nourrit les lapins dans leurs clapets. Un homme, au champ, qui mène un attelage de boeufs pour labourer son champ. Un couple installé à la table d'une cuisine, qui boit son bol de soupe. Les premières images de *Souvent l'hiver se mutine* nous plongent dans le Poitou des années 30, et nous font voyager dans le temps, jusqu'aux années 70, et dans la région : marais poitevin, Vendée et bord de mer, bocage...

Un montage d'archives extraordinaires, qui datent pour les plus anciennes de presque un siècle et qui sont exceptionnelles par nature - qui avait assez de moyens et de temps pour filmer les paysans au fin fond du Poitou ? Les chants enregistrés à l'époque dans des fermes et la musique de Ma Petite, un groupe qui explore les musiques traditionnelles poitevines, rythment les séquences. Benoît Perraud, le réalisateur, présent lors de cette projection, soulève avec ce film des questions de patrimoine, de transmission, d'appropriation : quelle représentation filmique

populaire de la paysannerie poitevine ? Comment garder trace de gestes qui disparaissent, que l'on ne pratique plus ou que l'on n'a jamais vus ?

Les images parlent d'elles-mêmes, on découvre des scènes étonnantes que l'on ne comprend parfois pas, des pratiques bien particulières, des fêtes populaires et religieuses. C'est la communion en grand comité dans l'église, la kermesse, les moules sur les bouchots, le dépeçage du cochon... On voit les protagonistes filmés se questionner sur leur rapport à la modernité, dans leur manière de vivre, dans leur travail ; la question culturelle se pose aussi, dans la disparition progressive des patois locaux avec le renforcement de l'école et de l'imposition du français comme langue unique. Le documentaire de Benoît Perraud donne en ce sens une profondeur politique et sociale à ces archives. Une place importante est faite aux femmes, et cela détonne avec leur condition et leur représentation dans la paysannerie française - tout est dit dans la Chanson de la mariée.

La réalisation de ce documentaire sur le travail paysan résulte d'un travail

collectif, avec les différents centres qui disposaient de ces archives, mais aussi une collaboration dans le temps : ce sont de nombreux cinéastes amateurs qui ont contribué, sans le savoir, à ce film. Quoi de mieux pour ouvrir un festival sur la thématique du collectif ?

Marilou

*L'époux que vous prenez,
L'on dit qu'il est très sage,
Qu'il est plein de façons
Pour conduire un ménage.
Oh ! le joli talent
Que le prix en est grand.*

*L'époux que vous prenez,
Il sera votre maître,
Sera-t-il toujours doux
Comme il devait l'être ?
Puisque vous l'avez pris
Le s'ra, vous l'a promis.*

*Avez-vous remarqué
Ce que vous a dit le prêtre ;
Il a dit la vérité
En disant qu'il faut être
Fidèle à son époux
De l'aimer comme vous. [...]*

Chanson de la mariée
(citée dans *Souvent l'hiver se mutine*)

(*which side are you on...entendu dans Harlan County <https://www.youtube.com/watch?v=bsNVzwuJek>)

SAMEDI
21 FÉVRIER
À L'ENVERS
DU BOCAL



Dessin : Marlou

"Grèves et Joie Pure"

Il s'agit, après avoir toujours plié, tout subi, tout encaissé en silence pendant des mois et des années, d'oser enfin se redresser. Se tenir debout. Prendre la parole à son tour. Se sentir des hommes, pendant quelques jours. Indépendamment des revendications, cette grève est en elle-même une joie. Une joie pure. Une joie sans mélange.

Oui, une joie. J'ai été voir les copains dans une usine où j'ai travaillé il y a quelques mois. J'ai passé quelques heures avec eux. Joie de pénétrer dans l'usine avec l'autorisation souriante d'un ouvrier qui garde la porte. Joie de trouver tant de sourires, tant de paroles d'accueil fraternel. Comme on se sent entre camarades dans ces ateliers où, quand j'y travaillais, chacun se sentait tellement seul sur sa machine! Joie de parcourir librement ces ateliers où on était rivé sur sa machine, de former des groupes, de causer, de casser la croûte. Joie d'entendre, au lieu du fracas impitoyable des machines, symbole si frappant de la dure nécessité sous laquelle on pliait, de la musique, des chants et des rires. On se promène parmi ces machines auxquelles on a donné pendant tant et tant d'heures le meilleur de sa substance vitale, et elles se taisent, elles ne coupent plus de doigts, elles ne font plus de mal.

Joie de passer devant les chefs la tête haute. On cesse enfin d'avoir besoin de lutter à tout instant, pour conserver sa dignité à ses propres yeux, contre une tendance presque invincible à se soumettre corps et âme. Joie de voir les chefs se faire familiers par force, serrer des mains, renoncer complètement à donner des ordres. Joie de les voir attendre docilement leur tour pour avoir le bon de sortie que le comité de grève consent à leur accorder. Joie de dire ce qu'on a sur le cœur à tout le monde, chefs et camarades, sur ces lieux où deux ouvriers pouvaient travailler des mois côte à côte sans qu'aucun des deux sache ce que pensait le voisin. Joie de vivre, parmi ces machines muettes, au rythme de la vie humaine – le rythme qui correspond à la respiration, aux battements du cœur, aux mouvements naturels de l'organisme humain – et non à la cadence imposée par le chronométrateur. Bien sûr, cette vie si dure recommencera dans quelques jours. Mais on n'y pense pas, on est comme les soldats en permission pendant la guerre. Et puis, quoi qu'il puisse arriver par la suite, on aura toujours eu ça. Enfin, pour la première fois, et pour toujours, il flottera autour de ces lourdes machines d'autres souvenirs que le silence, la contrainte, la soumission. Des souvenirs qui mettront un peu de fierté au cœur, qui laisseront un peu de chaleur humaine sur tout ce métal.

Extrait de "La condition ouvrière" Simone Weil
éditions Libertalia

CE QUE LA NUIT N'A PAS PU EFFACER

« Vive la classe ouvrière ! »
s'écrient ouvriers, femmes et enfants
foulant les plaines de l'Altiplano bolivi-
en, manifestant leur colère face à la
répression des populations minières.

Pendant ce temps, des soldats se
positionnent discrètement en haut
des collines, armés et prêts à tirer. Les
manifestants continuent d'avancer,
puis s'arrêtent. Des coups sourds
retentissent. Des corps tombent. Des
cris retentissent.

C'est ainsi que Jorge Sanjinés
reconstitue le massacre de Catavi de
1942, l'un des premiers massacres de
grande ampleur contre les mineurs
boliviens. Une scène aussi brutale
que marquante, qui ne sert pas seu-
lement d'ouverture historique, elle
installe une continuité de la violence
d'État. Catavi introduit un autre
massacre, celui de la nuit de la Saint-
Jean en 1967, qui constitue le cœur
du film. Entre ces deux événements,
des photographies d'archives et un
commentaire sobre rappellent que la
répression n'est pas un accident isolé,
mais une stratégie répétée.

Le film montre progressivement
le contexte social et politique qui
conduit tout un village minier à la pro-
testation. Les femmes des ouvriers se



rendent à la coopérative pour récla-
mer une meilleure alimentation, des
augmentations de salaire et un accès
aux soins médicaux. Leurs demandes
sont ignorées. Un syndicaliste tente
d'obtenir des explications, mais repart
sans réponse ; il est ensuite enlevé et
torturé. Ces revendications sociales
élémentaires sont pourtant interpré-
tées par le gouvernement militaire
comme les signes d'une agitation sub-
versive, assimilée à un relais potentiel
de la guérilla guevariste.

Cette lecture idéologique sert
à légitimer, aux yeux du pouvoir,
l'intervention armée qui aboutira au
massacre de la nuit de la Saint-Jean.
Jorge Sanjinés ne filme pas seulement
l'explosion de la violence, il montre la
montée d'une conscience collective
et l'inquiétude constante d'une com-
munauté placée sous surveillance.

L'une des grandes forces du film
réside dans sa démarche formelle
et politique. En rupture avec les
normes du cinéma hollywoodien,
Jorge Sanjinés s'inscrit dans le
courant du "troisième cinéma" un
cinéma populaire, pensé comme
outil de lutte et de mémoire. Les

survivants du massacre rejouent
leur propre histoire, ils ne sont pas
de simples interprètes, mais des
participants actifs au processus de
création. Cette dimension collective
transforme le film en acte politique :
il ne parle pas à la place du peuple, il
parle avec lui.

Cette approche donne au film une
puissance singulière l'absence de dra-
matisation excessive, le jeu non-pro-
fessionnel, la frontalité de certaines
scènes renforcent l'impression de
vérité. Le spectateur n'est pas placé
dans une position de simple consom-
mation émotionnelle, mais face à une
mémoire en train de se reconstruire.

Avec *Le Courage du peuple*, Jorge
Sanjinés démontre que le cinéma poli-
tique ne se limite pas à dénoncer. Il
peut devenir un espace de restitution
de la parole, un outil de transmission
et un prolongement de la lutte elle-
même. Le courage évoqué par le titre
n'est pas celui d'un héros isolé, mais
celui d'une communauté qui refuse
l'effacement de son histoire.

Louis

Commandez
le coffret
collector



l'intégrale des
numéros du journal
depuis 2019
(tirage limité !)

Tu te trompes d'époque Chaton ! Tu te trompes de film aussi !

Sur *Souvent l'hiver se mutine*

Souvent l'hiver se mutine est une œuvre discrète mais pré-
cieuse, qui témoigne de la richesse du cinéma d'auteur fran-
çais des années 1960. Ce n'est pas un film spectaculaire,
mais une méditation intime sur les tourments du cœur.
Si vous aimez le cinéma introspectif et les œuvres rares,
ce film mérite votre attention.



source : ChatGPT / Dessin : Inès

MISÈRE, HUMOUR ET RÉVOLTE

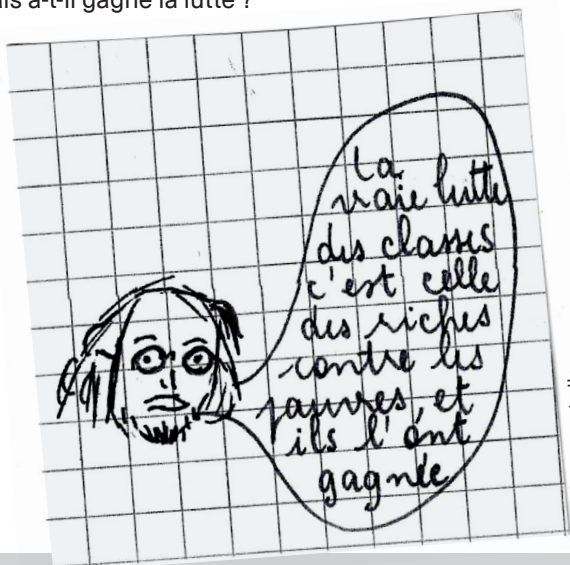
Un de leurs camarades a perdu un bras, ils sont épuisés d'être aliénés, 14h de travail par jour c'en est trop pour les ouvriers de Turin. Ils décident de se mobiliser contre leur patron malgré la faim et le froid, guidés par un professeur opportuniste. Plongés dans le monde des ouvriers au XIXème en Italie, nous retrouvons l'espoir d'un progrès social. Nous suivons les ouvriers dans chaque étape de leur lutte, des tentatives d'actions ratées non-organisées à la formation d'un groupe qui s'unit pour occuper l'usine.

Le réalisateur s'est entretenu avec d'anciens ouvriers et a tourné dans les vestiges des usines des provinces de Turin, afin de nous offrir une reconstitution fidèle aux luttes ouvrières de l'époque, et de retracer précisément la naissance de la conscience de classe, mais aussi les difficultés d'organisation des ouvriers. Cette fidélité historique ne se limite pas aux décors et au contexte, elle s'incarne dans les corps et les gestes de la vie ordinaire qui donnent à voir la dureté de la condition ouvrière de l'époque.

Omero se lève et veut se préparer, mais malgré ses tentatives l'eau pour sa toilette ne coule pas. Il frappe à l'intérieur du pichet à plusieurs reprises et finit par verser de la glace pilée. Le jeune ouvrier touche l'eau et finit par laisser tomber en dépit des ordres de sa mère qui veut que son fils parte propre à l'usine. Mario Monicelli nous montre avec une touche d'humour inspirée par le cinéma muet la misère de ces ouvriers. On rit et on pleure à la fois avec Les Camarades. L'eau pour se laver est figée, les vêtements sont déchirés, le froid gagne l'intérieur des maisons délabrées mais le comique qui contraste avec le tragique fait la force de cette fiction. Plus tard, l'armée ouvrira le feu, Omero est allongé sur le sol. Il ne répond pas aux cris de sa sœur qui l'appelle.

Le patronat, soutenu par l'armée, a gagné cette bataille mais a-t-il gagné la lutte ?

Lilas



Dessin : Isabelle



Dessin : Inès

Se il padrone non vuol sentirci,
ci apiremo le sue orecchie!

*Si le patron ne veut pas nous entendre,
nous lui ouvrirons les oreilles !*

Non vogliamo dimagrirci
mentre lui si balla!

*Nous ne voulons pas maigrir
pendant que lui fait la fête !*

(Extrait de la chanson 'I compagni', qui clôt le film)

AGENDA DU MARDI 24 FÉVRIER

14H FAIRE COLLECTIF AVEC LES LUTTES FÉMINISTES, ÉCOLOGISTES ET SYNDICALES

avec Alexis Cukier, Fanny Gallot et Hélène Stevens
Médiathèque François-Mitterrand

18H30 QUAND LES FEMMES ONT PRIS LA COLÈRE

de Soazig Chappedelain et René Vautier / Le Dietrich

18H30 UNE HISTOIRE PANAFRICAIN

conférence performée avec Elara Bertho et Hakim Bah
Espace Mendès-France

20H30 ON FALLING de Laura Carreira, Tap cinéma

Traversez la rue...

Journal du 17^e festival Filmer le Travail / n°1 / Lundi 22 février 2026

Rédaction : Lilas Duplessis, Marilou Merlet, Héloïse Lellouche, Louis Gauthier, Inès Chevrier, Isabelle Tavenau, Thomas Dupuis.

Traversez la rue est la concrétisation d'un atelier d'écriture critique mené par Filmer le travail depuis novembre 2025 avec un groupe d'étudiants de l'Université de Poitiers.

ISSN 3077-0998



Avec le soutien du FSDIE